

Au milieu des gratte-ciel, la liberté de l'artiste contre la société de masse

Au Festival d'Avignon une mise en scène magistrale de « The Fountainhead »

Théâtre

Avignon

Envoyée spéciale

Enfin. Enfin ce Festival d'Avignon est venu offrir un spectacle vraiment enthousiasmant, par l'ampleur et l'audace de son propos et de sa forme. Avec *The Fountainhead* (« La source vive »), le metteur en scène flamand Ivo Van Hove a fait bouger les lignes d'un festival bien plan-plan sous ses dehors (dé)culottés. Quatre heures sans temps morts, absolument captivantes, qui vous embarquent, vous font réfléchir et vous questionnent comme aucun autre spectacle jusque-là dans cette édition d'Avignon.

L'idée géniale est déjà d'être allé chercher cette matière de départ, à savoir ce gros roman, *The Fountainhead*, que l'on connaît peu en France (où il a été édité chez Plon). On le doit à Ayn Rand, une écrivaine qui s'appelait au départ Alissa Zinovievna Rosenbaum, et était née à Saint-Petersbourg en 1905. Après avoir émigré aux Etats-Unis et changé de nom, elle partit travailler à Hollywood, et écrivit des scénarios, des pièces de théâtre et des romans : *The Fountainhead* en 1943, dont King Vidor fit un film

avec Gary Cooper (*Le Rebelle*), et *Atlas Shrugged* (*La Grève*) en 1957, qui deviendra la bible de la droite américaine, par sa vision des malheurs d'un groupe d'entrepreneurs dans une société socialiste pré-totalitaire.

The Fountainhead, lui, se passe à New York, dans les années 1920. Deux jeunes architectes y débute et s'opposent. Le premier, Peter Keating, est un tâcheron aussi ambitieux que dénué de talent, qui connaîtra une réussite fulgurante. Le second, Howard Roark, est brillantissime, révolutionnaire et sans concessions. Il subira le rejet et la violence d'une société décrite par Ayn Rand de l'intérieur, avec une intelligence magistrale, dans tout son cynisme et son absence d'idéal.

Keating et Roark aiment la même femme, Dominique Francon, qui est la fille du roi de l'architecture new-yorkaise et académique. C'est autour d'elle que tout se noue, dans cette galerie de personnages où apparaît également Gail Wynand, un magnat de la presse à scandales.

Ce gros roman « à l'américai-

ne», d'une puissance narrative incontestable, est adapté sans lourdeur aucune par Ivo Van Hove, dans une mise en scène brillamment cinématographique. Plaisir des personnages et d'une histoire, mais dans une modernité formelle qui est aussi le grand sujet de la pièce. Sur le vaste plateau de la cour du lycée Saint-Joseph, l'espace conçu par Jan Versweyveld évoque les constructions du grand architecte américain Frank Lloyd Wright, auquel le personnage de Howard Roark fait évidemment penser.

Un espace «organique», de même que Roark veut bâtir des bâtiments organiques, naissant de la nature et des hommes qui y vivent. Un espace, aussi, qui permet de mettre en scène l'architecture, et toute la fascination que peut exercer cet art, comme on ne l'a jamais vue au théâtre. Sur les vastes panneaux blancs, les plans, dessinés en direct par le comédien qui joue Howard Roark (chapeau!) et filmés par des petites caméras, sont projetés, devenant un élément dramaturgique à part entière.

Un espace, aussi, qui permet d'utiliser la vidéo de manière

magistrale, pour opérer des gros plans ou inscrire les personnages dans un New York en cinémascope. Ce New York où les gratte-ciels ont été l'incarnation d'une nouvelle puissance prométhéenne de l'homme est l'autre grand personnage de la pièce, portée par des acteurs exceptionnels et exceptionnellement bien dirigés : Ramsey Nasr, Howard Roark minéral et opaque comme un bloc de granit,

L'espace conçu par Jan Versweyveld évoque les constructions du grand architecte américain Frank Lloyd Wright

Halina Reijn, Dominique Francon brûlée et purifiée, Aus Greidanus Jr (Peter Keating), Hans Kesting (Gail Wynand)

Avec eux, la fresque grouillante d'Ayn Rand dégage ses lignes de force avec la pureté d'une de ces maisons modernistes des années 1930. Vision d'une société corrompue et sans idéal, qui renvoie évidemment de forts échos à notre aujourd-

d'hui. Réflexion sur la modernité, sur la création, sur l'intégrité, sur la différence entre les vrais artistes et les autres, sur ce que la singularité radicale des vrais artistes peut avoir d'effrayant pour la société.

Pour Ivo Van Hove, qui s'impose sans conteste, avec les années, comme un des maîtres de la mise en scène en Europe, l'artiste doit de toute évidence rester irrécupérable. Ce qui, aujourd'hui, est peut-être devenu beaucoup plus difficile qu'à l'âge d'or de la modernité. En terminant son spectacle par le monologue pour le moins ambigu prononcé par Howard Roark – Ayn Rand, on l'aura compris, était tout sauf une femme de gauche –, il conclut sur une note dérangeante. Que faire de l'art, en tant qu'expression absolue de l'individualité, dans une société de masse ? A méditer. Ou pas, tant le plaisir théâtral jailli de cette « source vive » se suffit à lui-même. ■

FABIENNE DARGE

The Fountainhead (La Source vive), d'après le livre d'Ayn Rand (éd. Plon). Mise en scène : Ivo Van Hove. Cour du lycée Saint-Joseph, à 21 heures, jusqu'au 19 juillet. Tél. : 04-90-14-14-14. Durée : 4 heures. En néerlandais surtitré.